

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU:

A LA CONSERVATION DES AFFICHES

Rue Impériale, 47

LYON

Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois..... 6 f. »

Trois mois..... 3 » 50 c.

1 fr. en sus par trimestre pour l'extérieur.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Grand-Théâtre.

Nous avons eu ces jours derniers, pour le premier début de M. Périé, une deuxième représentation de *Robert le Diable*.

On peut, sans crainte d'être taxé d'exagération, qualifier d'exceptionnelle cette brillante soirée.

Le rôle de Robert, véritable casse-cou pour la plupart des ténors, est admirablement dans les cordes de Dulaurens, qui le chante d'une façon vraiment remarquable; aussi, les applaudissements ne lui ont pas manqué.

M. Périé, qui n'est pas un étranger pour la scène de Lyon, où il a déjà tenu son emploi avec distinction, est un artiste de sérieuse valeur, et, chose rare chez une basse, sa voix ne dévie jamais. Son admission ne fait doute pour personne.

M^{me} Sallard, dans le rôle d'Isabelle, a remporté tous les suffrages, et M. Barbot, bon chanteur et comédien distingué, est toujours charmant dans le rôle de Raimbaut.

Mais l'artiste qui a eu l'honneur de la soirée, c'est, sans contredit, M^{me} de Taisy. L'éminente cantatrice a chanté le rôle d'Alice comme nous ne nous rappelons pas l'avoir entendu mieux chanter, et de façon à se surpasser elle-même. Il n'y avait dans la salle qu'une voix pour louer son talent hors ligne, et les applaudissements n'ont pas tari un instant. C'est avec un plaisir véritable que nous ajoutons à ce concert

d'éloges notre faible hommage. Bien que cette artiste ne compte à Lyon que des admirateurs, on remarquera l'accord unanime de la presse à faire son éloge, chose bien rare, et qui prouve la supériorité de ce talent multiple qui satisfait les plus difficiles parmi les connaisseurs.

Judi a eu lieu une représentation de la *Favorite*, où M. Périé a joué en attendant son deuxième début. Nous en parlerons dans un prochain numéro.

En attendant, constatons une bonne nouvelle : la Direction annonce *Une folie à Rome*, opéra de F. Ricci, l'un des auteurs du *Docteur Crispin*. Le succès de cet opéra a été immense à Paris et se reproduira certainement à Lyon.

Théâtre des Célestins.

Patrie continue à tenir l'affiche et la tiendra longtemps encore.

Les critiques lyonnais ont fait connaître au public les qualités de cet ouvrage, et ce que nous en pourrions dire serait suranné.

Mardi dernier, au bénéfice de M. Chevalier, trois pièces nouvelles ont vu le feu de la rampe.

A la Cuisine, vaudeville amusant joué par M. Luco et M^{me} Mayery. Succès de fou rire. Le seul reproche qu'on puisse adresser à cette pièce c'est d'être trop courte. Il y avait, dans le quiproquo qui en fait le sujet, matière à une intrigue de longue haleine.

M. Luco a chanté également une chansonnette.

Une Grande affaire; tel est le titre de cette

scène comique où M. Luco se montre artiste de talent. D'ailleurs, sa réputation n'est pas à faire, et la preuve c'est que Paris nous l'enlève l'an prochain.

L'Homme aux 76 femmes, comédie en un acte, est une bouffonnerie bien risible, enlevée avec entrain par MM. Belliard, Martin et Homerville et Mmes Cottin, Ricquier et Maës.

Le Filleul de Pompignac était la pièce importante de la soirée.

Cette comédie, à ce qu'il paraît, est d'Alexandre Dumas fils, qui a cru devoir, je ne sais pourquoi, prendre le pseudonyme d'Alphonse de Jalin.

Il est bien entendu que je ne répète cela que sous réserves et d'après les journaux parisiens sans doute bien informés, car Alexandre Dumas fils n'est pas venu me faire part de ce détail.

En tous cas, quel que soit l'auteur à qui la gloire en revient, cette comédie est l'œuvre d'un écrivain de talent. Le sujet est moral au suprême degré et l'intrigue conduite admirablement prouve une main expérimentée.

Il y a au troisième acte une scène terrifiante qui, à elle seule, vaut plus d'une comédie célèbre. M. Bondois, qui entre seulement en scène à ce moment, y est magnifique et atteint les dernières limites de l'art du comédien.

L'espace me manque pour analyser cet ouvrage et je suis contraint de me borner à féliciter MM. Harville, Fraizier, Lebrun et Lecomte, ainsi que Mmes Dalloca et Ricquier.

A.-L. MAQUAIRE.

POÉSIE

A L'ÉTOILE DU SOIR

STANCES.

Blanche étoile, qui resplendis
 Au front du nocturne Génie,
 N'es-tu pas la rose bénie,
 La sœur des lys du paradis,
 La fleur amante du mystère,
 Dont le calice, jusqu'au jour,
 Verse dans l'ombre solitaire
 Le céleste encens de l'amour ?....

Tu parais : la nature entière
 Comme un sein de joie agité,
 Sous tes doux baisers de lumière,
 Semble exhaler la volupté ;
 Un charme inconnu se respire,
 Et la vierge au cœur sans détour,
 En elle sent naître et sourire
 Les premiers songes de l'amour !

Comme une pudique Vestale,
 Glissant au milieu de l'azur,
 Dans le ruisseau limpide et pur,
 Tu viens baigner ton front d'opale.
 L'oiseau que ravit ton retour,
 Des nuits enchante le silence,
 Et, pour saluer ta présence,
 Soupire ses hymnes d'amour.

Quelle âme ici-bas ne t'adore,
 Douce étoile, tendre clarté ?...
 La lyre chante ta beauté,
 Avec ferveur l'amant t'implore :
 A toi s'adressent tour à tour,
 Et la plainte de la souffrance,
 Et le regard de l'espérance,
 Et le sourire de l'amour !

Gabriel MONAVON.

Esquisse Théâtrale.

LES FÉERIES

On a si souvent éreinté et conspué les féeries, qu'il ne serait peut-être pas hors de propos de les relever un peu et d'essayer de les remettre à leur rang dans la hiérarchie des œuvres dramatiques. Aussi, nous ose-

rons dire, au risque d'être taxé d'émettre un paradoxe, que c'est parfois un spectacle charmant, qu'une féerie. La fantaisie et l'étrangeté s'y donnent librement carrière. — Cela n'exige aucune attention et se déroule sans logique, comme un rêve qu'on ferait tout éveillé; les personnages, brillamment vêtus, s'agitent à travers un perpétuel changement de tableaux, affolés, ahuris, courant les uns après les autres, cherchant à rattraper l'action qui s'en va on ne sait où; mais, qu'importe!

Dans cette symphonie de formes, de couleurs et de lumières, chacun est libre de chercher un sens, comme dans une symphonie musicale dont on n'a pas le programme et dont on ignore le sujet, et même il n'est pas besoin de se donner cette peine : l'éblouissement des yeux suffit pour faire passer une soirée agréable; peut-être même vaudrait-il mieux qu'il n'y eût pas de dialogue du tout. Une pantomime vive et animée en tiendrait aisément lieu.

Non pas que nous voulions par là déprécier le style des féeries : il n'est pas plus incorrect que celui de bien des pièces dites littéraires, et par son absence de toute prétention, il mérite l'indulgence; mais, selon nous, la parole trouble ce divertissement purement oculaire. Il est vrai qu'on a le droit de n'écouter qu'avec sa lorgnette; alors les répliques des acteurs vous arrivent comme de vagues piailllements d'êtres fantastiques, moitié hommes, moitié oiseaux, et ne dérangent en rien votre rêverie.

Nous aimons donc les féeries. Elles répondent tout aussi bien que la tragédie, le drame ou le vaudeville, à une postulation de l'esprit humain qu'il est juste de satisfaire. Pour quelques heures, elles enlèvent aux arides et prosaïques soucis de la réalité les âmes fatiguées d'une vie monotone; elles font comme une trouée d'azur dans la pâle existence moderne, et ouvrent des perspectives d'idéal — idéal matériel, si l'on peut accoupler ces deux mots — qui reculent l'horizon borné où le regard se brise.

Ainsi, de loin en loin, et surtout quand elle se renferme dans les théâtres faits ex-

près pour elle, la féerie reprend son charme et sa raison d'être. Ses changements à vue ont l'incohérence et la poésie d'un beau rêve. L'imagination redevient puérile pour jouer dans le Pays Bleu. Elle se promène à travers ses visions changeantes, comme dans un char attelé de dragons volants. La féerie est pour nous ce que le haschich est aux Orientaux : elle enlève à la vie réelle le public affairé de notre civilisation positive, et le transporte, pour quelques heures, dans les horizons du mirage. Une pipe d'opium fumée de temps en temps ne peut faire grand mal à l'esprit. L'idéal serait que ces beaux spectacles fussent muets comme les songes. Pour ma part, je préférerais le silence de la pantomime aux turlupinades qu'ils encadrent. Comme le coq des légendes, le coq-à-l'âne exorcise parfois, de son chant criard, les apparitions du monde enchanté. Mais, en somme, un peu de bêtise ne messied pas trop au genre chimérique. Le langage d'un écrivain, la fantaisie d'un artiste distrairaient les yeux en occupant les oreilles, et les yeux seuls sont invités à cette fête du costume et de la lumière. La nature fait glapir les perroquets et siffler les singes, dans ces paysages éblouissants de l'Afrique et de l'Amérique qui sont les féeries du règne végétal; elle garde ses oiseaux chanteurs pour nos jardins grisâtres et nos forêts monotones. Laissons donc les lazzi et les calembours s'ébattre et grimacer au milieu des panoramas du prestige. Shakspeare, lui-même, n'a pas craint de faire braire un âne dans les bosquets de Titania.

X.

LE JEU DE PIQUET

MONOGRAPHIE DES CARTES. — Sous ce titre, le *Sport* faisait récemment l'historique du jeu de piquet, qui, suivant ce journal, est basé sur des allégories militaires et qui renferme des maximes importantes sur l'art de la guerre.

A. L. Maquart

En voici quelques unes :

As est un mot latin qui signifie une pièce de monnaie, par conséquent de l'argent, des ressources, et les as, au piquet, ont la primauté sur les rois, pour marquer que l'argent est le nerf de la guerre. Lorsque un roi n'en a pas, sa puissance est faible.

Le *trèfle*, herbe commune dans les prairies, signifie qu'un général ne doit jamais faire camper son armée dans les lieux où les fourrages peuvent lui manquer.

Les *piques* et les *carreaux* désignent les magasins d'armes qui doivent toujours être bien fournis. Les carreaux étaient des espèces de flèches fortes et pesantes qu'on tirait avec l'arbalète et dont les fers étaient carrés. Les *cœurs* représentaient le courage des commandants et des soldats.

David, Charlemagne, Alexandre, César, sont à la tête de quatre couleurs pour justifier que, quelque brave que soit une troupe, elle a besoin d'un général courageux, expérimenté et prudent, pour la commander et pour vaincre.

Lorsqu'on se trouve dans un camp désavantageux et dans l'impuissance de disputer la victoire, il faut perdre le moins possible. C'est ainsi qu'on doit se garantir et tâcher de gagner le point. Si les as, les quinte et les quatorze sont contre vous, il faut prévenir le pic et le repic, donner des gardes aux rois, aux dames, pour éviter le capot.

Les quatre valets, au piquet, représentent la noblesse, comme les dix, les neuf, les huit, les sept, représentent la foule des soldats. Le titre de valet était anciennement honorable dans la chevalerie; les plus grands seigneurs le portaient avant d'être chevaliers.

Des quatre valets, Ogier et Lancelot, deux capitaines de distinction du règne de Charles VII, désignent donc la noblesse.

L'anagramme d'Argine, dame de trèfle, est Regina; c'est la princesse Marie d'Anjou, femme de Charles VII.

La belle Rachel, dame de carreau, c'est Agnès Sorel.

La chaste guerrière Pallas, c'est la pucelle

d'Orléans, dame de pique ou d'armes.

Judith, c'est Isabeau de Bavière.

David, roi de pique, c'est Charles VII.

David, après avoir été longtemps persécuté par Saül, son beau-père, parvint au trône; mais il eut la douleur de voir son fils Absalon se révolter contre lui. Charles VII, après avoir été déshérité et proscrit par son père, reconquit son royaume; mais les dernières années de sa vie furent troublées par l'esprit inquiet et le mauvais caractère de son fils, Louis XI, qui lui fit la guerre et fut même la cause de sa mort.

Peu de gens se doutent qu'en faisant un cent de piquet ils mettent sur le tapis des symboles, des allégories historiques, des maximes de guerre et des souvenirs de l'ancienne France. A ce titre, on pourrait justement lui donner la préférence sur les jeux de hasard, qui ruinent en abrutissant.

LE ROMAN D'UN FOU

PAR E. DE JACOB DE LA COTTIÈRE.

(Suite.)

— Quelle horrible vision!

— Hélas! ce n'était que trop une infernale réalité: je vois encore le grand crucifix noir dominer les roses blanches, les rubans et les lumières; son attitude souffrante et résignée, loin de me consoler me glaçait; car si Dieu fait homme n'a pu mourir sans implorer le secours d'en haut, en face du soleil, en présence de la nature, de ses proches, de ses amis, que devais-je éprouver entre les quatre planches d'un cercueil? . . .

— Tu me fais frémir, Clémentine!!!

— Oh! cher ami, ceux qui s'abandonnent à la joie des fêtes et des festins; ceux qui jouissent sans contrainte de tous les bienfaits de la lumière et de la chaleur; ceux-là mêmes qui meurent de leur mort naturelle, ne peuvent s'imaginer tout ce qu'il y a d'affreux, pour un être plein de vie, de sentir... Tiens... pardonne-moi! je ne puis achever!

ce souvenir me frappe encore de trop d'épouvante!!!

— Et tu as eu la conscience de toutes ces angoisses!

— Je les ai si bien éprouvées, que je vois encore la vieille femme qui, moyennant un faible salaire, se chargeait, dans notre petite ville, d'ensevelir les morts. Je sens encore l'empreinte de ses doigts crochus et raidis par les glaces de l'âge. Jamais araignée n'a dû paraître plus effrayante à une pauvre mouche destinée à être dévorée.

— Mieux valait devenir fou!

— Je le crois bien; surtout quand rien ne vous échappe, ni la voix du croquemort, ni celle du charpentier qui vient prendre mesure. Et lorsque je me suis vue déposée entre les quatre planches de chêne, que l'affreux couvercle a été posé et vissé;... à ce terrible moment, réunissant toutes les puissances de mon être, j'ai voulu crier; mais ma langue, paralysée autant par la maladie que par la peur, ne put articuler un seul son.

— Grand Dieu!

— A l'église, mon pauvre ami, ce fut bien pis: Au lieu d'unir mes prières à celles des assistants, je m'abandonnais aux excès du plus violent désespoir; plus je faisais d'efforts pour pousser un cri ou donner un coup de pied ou de poing aux parois de ma sombre et étroite prison, plus je sentais mes forces défaillir. Mon corps se couvrit de sueur, et quelle sueur! tantôt brûlante comme l'évaporation d'une eau portée à une haute température, tantôt refroidie comme si elle eût découlé d'un bloc de glace.

C'en est fait, pensais-je, dans le paroxysme de mon désespoir; c'en est fait! il faut se préparer à mourir!!! Mourir dans un espace pareil, où l'on étouffe, où l'on écume de rage!!! C'est fini! Je sens que l'on me descend au fond de la fosse; j'entends le grincement des cordes, avec lui la dernière psalmodie d'une implacable et dernière prière, étouffée vite par le crépitement de la première pelletée de terre. . . .

— Horreur ! horreur ! Pauvre Clémentine !

— En cet instant, désespérée, je poussai bien réellement le cri le plus épouvantable qui dut sortir jamais d'une poitrine humaine ; mais, Gustave, ce cri ne fut point entendu :

Une nuit noire, humide, sans espérance, m'étreignit comme n'aurait pu le faire le vampire le plus féroce, le manteau de plomb le plus lourd, au fond du plus profond abîme. La faim, la soif, l'étouffement et la peur, achevèrent cette misérable existence que je ne devais plus te consacrer.

— Jamais ! Clémentine, jamais ! et suffoqué d'appréhension et de douleur, je m'évanouis.



I.

L'émotion qu'éprouva Gustave de Saint-Rieul, en se croyant à jamais séparé de sa chère Clémentine, fut si forte, qu'il l'appela comme si elle eût pu l'entendre, et qu'il perdit connaissance. Le docteur Montémare, immédiatement averti, accourut, fit mettre l'infortuné au lit, et tout en lui prodiguant les soins que réclamait son état, attendit avec anxiété l'heure de son retour à la vie. Tout ahuri, comme un homme qui aurait cherché à se reconnaître, notre pauvre monomane ne tarda pas à reprendre ses sens : des sanglots s'échappèrent de sa poitrine, d'abondantes larmes jaillirent de ses yeux. Le nom de Clémentine revint alors plusieurs fois sur ses lèvres ; mais soit qu'il fût accablé de lassitude, soit que son cœur se sentît quelque peu soulagé, il tomba bien vite dans un calme morne et silencieux, qui, désormais, devait devenir son état habituel, et durant lequel il paraissait comme étranger à toutes les préoccupations, à toutes les inquiétudes dont il était l'objet.

Le docteur Montémare craignant, avec juste raison, que cette sorte de stupeur, en se prolongeant, ne rendît la guérison très-difficile, était vivement préoccupé et cherchait dans son esprit le moyen de la faire

cesser. Il examina de nouveau son malade, et avec une attention beaucoup plus intense, lut et relut les élucubrations qu'il avait écrites. Lecture faite, voici les questions qu'il se posa : « Quand M. Gustave de Saint-Rieul se croit dans la lune, que voit-il ? qu'entend-il ? que regrette-t-il, même au milieu des écarts de son imagination ? Mademoiselle Clémentine, toujours mademoiselle Clémentine ! N'est-elle pas, en quelque sorte, l'alpha et l'oméga de son existence si douloureusement troublée ? Il n'y a donc qu'une voie à suivre, partant il ne doit exister qu'une seule méthode thérapeutique : agir sur les semblables par les semblables. Tant pis pour l'honneur de l'allopathie ! pour une fois, je me fais homœopathe ! »

II.

En remettant le manuscrit du pauvre fou dans son bureau, le docteur, par un association d'idées des plus naturelles, songea à madame de Saint-Rieul ; il lui écrivit ; il n'avait rien de mieux à faire, car elle seule pouvait l'aider efficacement.

— Il est donc plus malade, demanda la pauvre mère accourue en toute hâte, et justement alarmée ?

— Il l'est moins dans un sens et plus dans l'autre. Et Montémare expliqua de son mieux les phases nouvelles dans lesquelles semblait vouloir entrer la maladie.

— Dans cette occurrence, quelle ligne de conduite suivre ? reprit la pauvre mère.

— Quitter l'asile, voyager le plus possible afin de remplacer cette torpeur par le besoin de voir, d'entendre, d'agir, de vivre enfin ! et s'il n'est pas trop tard, qui sait ?...

— Je comprends et j'espère, reprit madame de Saint-Rieul ; mais qui l'accompagnera ?

— J'ai tout prévu ; ce sera M. Montlusin, le plus distingué de nos internes.... Après une pause de quelques minutes : Encore une question : Quel genre de relations avez-vous conservé avec la famille Bertin ?

— Excellentes.

— De tout ce qui s'est passé, que dit madame Bertin ?

(La suite au prochain numéro.)

PETIT PARALLÈLE FÉMININ.

Parisienne et Allemande.

La Parisienne s'habille, l'Allemande se couvre.

L'Allemande marche, la Parisienne ondule.

Les Allemandes sont laides ou belles : les Parisiennes sont toutes charmantes ; il n'y en a pas de laides, il n'y en a pas de belles non plus.

Emu ou indifférent, le regard de l'Allemande est toujours franc et honnête. Quels délicieux abîmes que les yeux d'une Parisienne ! Le moins qu'on en puisse dire est ce que le chevalier de Grammont disait de sa maîtresse :

« Ses yeux ont toujours l'air de faire quelque chose de plus que de vous regarder. »

Avec l'Allemande, c'est oui ou non pour toujours. Avec la Parisienne, ce n'est jamais ni tout à fait oui, ni jamais tout à fait non.

L'Allemande attendra dix ans sous l'orme ; la Parisienne n'attendra pas dix minutes.

La Parisienne est surtout fine, l'Allemande est surtout bonne.

Il suffit à l'Allemande d'être admirée d'un seul, la Parisienne veut l'être de tous : elle renoncerait plus volontiers à l'admiration de son amant qu'à celle des passants.

La Parisienne est une artiste.

L'Allemande est une femme.

Conclusion : il faut aimer en France et se marier en Allemagne.

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. HAQUAIRE.

Lyon.—Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.

A. L. Haquaire